

qu'elles sont inutiles, dit-elle en affectant une fermeté qu'elle n'avait plus, où voulez-vous en venir?...

— Je vous le répète, à venger la senora comtesse.

— Soit! Eh bien! quelle doit être cette vengeance?

Le Mexicain sortit son couteau, une lame longue, droite et effilée, du fond de la poche de sa calzonera, et faisant luire le brillant acier, par un geste expressif et rapide :

— La vengeance d'un hidalgo, c'est la mort...

L'Américaine eut la force de sourire d'un air moqueur.

— Les hidalgos, quand ils sont pauvres et qu'ils ont un rang à soutenir, préfèrent l'or au sang, dit-elle. Mon père est riche, et il m'a donné pleins pouvoirs pour tirer sur lui. Voulez-vous une traite de mille piastres?

Don Andrés fut quelque temps à répondre :

— Ni mille, ni dix mille, ni cent mille piastres! s'écria-t-il. Cessez, Miss Mary, des offres inutiles et qui ne peuvent que blesser ma susceptibilité. Non... tout l'or du monde ne saurait vous sauver!...

L'Américaine était devenue extrêmement pâle.

— Puisque votre intention est si bien arrêtée, si irrévocable, puisqu'il ne me reste aucune chance de salut, à quoi bon prolonger inutilement mon agonie? dit-elle. Frappez et soyez maudit!...

— Ah! permettez, Senorita dona Maria, je n'ai point prétendu qu'il ne vous restât aucune chance de salut;... au contraire... il en est une... mais une seule...

— Laquelle?

Le Mexicain regarda longuement, fixement, l'infortunée jeune fille; puis d'une voix singulièrement accentuée :

— Un caballero, un hidalgo— et je suis l'un et l'autre— ne frappera jamais la femme qui l'aura aimé, dit-il.

La pâleur de l'Américaine fit place à une

vive rougeur, et avec une indignation profonde :

— Misérable! dit-elle.

Il y avait un tel mépris dans cette exclamation que ce fut au tour de Panocha de pâlir.

— Prenez garde, dona Maria, reprit-il d'une voix sourde, prenez garde!... peut-être bien vous figurez-vous que je plaisante... Vous auriez tort!... Je vous jure sur ma part de paradis que ce que j'ai dit je le ferai!...

— Je vous crois, misérable!

— Caramba! je dois l'avouer, vous êtes une vaillante senorita; mais votre indignation ne vous rend que plus séduisante. Dona Maria, il est deux heures... à deux heures cinq minutes, ou vous aurez cessé de vivre, ou vous ne serez plus dangereuse pour le repos de ma bonne maîtresse, car vous n'oserez plus reparaitre jamais devant le seigneur comte.

Panocha mit par terre la montre qu'il tenait de la générosité de M. d'Ambrosio, et, le dos appuyé contre la porte, son couteau à la main et les yeux fixés sur l'infortunée miss Mary, il attendit sa décision. Ce fut un terrible silence.

Deux heures cinq minutes, dit-il en s'avançant d'un pas vers sa victime.

L'infortunée abaissa ses paupières, croisa fortement les bras sur sa poitrine, et d'une voix qui vibrait plutôt de passion qu'elle ne tremblait d'effroi :

— Luis, dit-elle, je t'aime!

Panocha frappa!...

Un quart d'heure plus tard, le Mexicain, monté sur un cheval dont il déchirait les flancs à grands coups d'éperons, courait sur la route et dans la direction de Guaymas.

Le visage de l'assassin était livide, et toutefois une farouche satisfaction se lisait sur ses traits.

— Bah! ce n'était pas une femme, c'était une bête fauve! se disait-il. Je ne me repens pas de ce que j'ai fait... Je devais venger ma maîtresse... et puis je suis persuadé que la traite que m'offrait l'Américaine n'aurait pas été payée!...

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

LE BATTEUR D'ESTRADE.

TROISIÈME PARTIE.

I.

L'APACHERIA.

Le territoire le moins exploré et par conséquent le moins connu de toute la république mexicaine, est sans contredit celui de l'Apacheria. Le nombre des voyageurs qui ont osé s'aventurer, jusqu'à ce jour, dans ces contrées sauvages, est peu considérable; le chiffre de ceux qui en sont revenus, presque nul. Les Indiens Apaches savent défendre leurs solitudes. C'est sur les confins de l'Apacheria que commence notre récit.

Avant tout, nous demanderons au lecteur de ne pas nous accuser d'ignorance, si par hasard nous ne nous trouvons pas être d'accord avec les géographes de cabinet qui ont bien voulu s'occuper de ces lointaines contrées. Ils en ont donné des descriptions d'un style honnête et correct, d'une couleur modérée; descriptions fort honorables sans doute, et qui obtiendraient à coup sûr, un prix de narration dans un concours de rhétorique, mais qui pèchent néanmoins par un léger défaut, par un manque complet d'exactitude.

L'Apacheria, dont on a fait, pour ainsi dire, une succursale de la Prairie, ne ressemble en rien au désert américain: elle n'en a ni la configuration plane, ni les horizons monotones. Si de temps à autre une magnifique vallée offre sa verdoyante arène à l'impétueuse rapidité des chevaux, à moitié sauvages ou aux gracieux élan des chevreuils et des daims, bientôt de

hautes montagnes bizarrement découpées et d'impénétrables forêts pleines d'ombre et de mystère rompent la ligne droite du paysage, et présentent un second plan pittoresquement accidenté.

Ce qui frappe le plus d'étonnement dans l'Apacheria, c'est l'intime harmonie qui existe, s'il est permis de s'exprimer ainsi, entre ses habitants et son sol; on dirait que la nature comprend et partage leurs passions. Défiante et circonspecte, elle semble, par ses précautions infinies, prévoir et redouter l'envahissement de la civilisation. De nombreuses rivières, véritables labyrinthes aquatiques, dont les affluents seuls sont indiqués sur les cartes, mais dont les sources restent inconnues, coulent silencieusement sous les dômes de feuillage des forêts, et échappent, par leurs inextricables sinuosités, à la connaissance du piéton explorateur. Des amas de roches volcaniques, repaires rugueux et brûlés des plus dangereux reptiles, cachent et défendent l'entrée des plaines et des vallons. L'écho lui-même reste muet, comme s'il craignait de compromettre, par son complaisant bavardage, le secret d'une retraite inconnue.

C'est sur les confins de l'Apacheria, avons-nous dit, que recommence notre récit. Il est deux heures de l'après-midi. Deux cavaliers sont assis au pied d'un arbre, après lequel ils ont attaché leurs chevaux. Les flancs amaigris et l'impatiente voracité des deux pauvres bêtes, qui arrachent et broutent avec des mouvements saccadés et nerveux de machoires l'herbe à leur portée, prouvent qu'elles viennent de subir une

longue abstinence. Les cavaliers sont le comte d'Ambron et le Canadien Grandjean. On est aux premiers jours du mois de décembre.

Le jeune homme est pâle, et chaque mouvement qu'il fait paraît lui causer d'atroces souffrances ; néanmoins, il a le regard fixe et pensif ; on dirait qu'isolé du monde physique, par une préoccupation puissante, il subit la douleur à son insu. Quinze jours se sont écoulés depuis l'enlèvement d'Antonia.

Quant à Grandjean, c'est bien toujours le même homme ; sa robuste constitution n'a rien perdu de sa force, ses nerfs ont conservé toute leur vigueur ; seulement son osseux visage n'a plus cette expression d'apathique indifférence qui jadis lui était habituelle. Un sentiment tout nouveau pour lui, et qui tient tout à la fois de la mélancolie et du remords, a traversé sa rude épiderme et pénétré jusqu'à son cœur. Depuis le pardon que lui a accordé Joaquin Dick, le géant a beaucoup réfléchi à des choses qui jusqu'alors n'avaient jamais attiré son attention. Il commence, non pas encore à comprendre, mais à soupçonner qu'en dehors de l'amour de la Normandie, de la soif de l'or et du maniment du rifle, d'autres passions peuvent prendre place dans la vie. Le désespoir de son compagnon de voyage, désespoir dont il a deviné l'effrayante portée, malgré le calme apparent du comte, lui laisse aussi pressentir, bien vaguement, il est vrai, l'existence d'un monde intellectuel et moral. Le Canadien est inquiet, tourmenté ; il mange sans grand appétit : un seul gigot de daim suffit à un de ses repas.

Le paysage tout exceptionnel quoique peu étendu, qui encadre l'aventurier et le comte, mérite une courte description. A leur droite, à cent pas à peine, la rivière Gila, grossie par l'affluent du rio Azul (rivière bleue), reflète dans ses eaux calmes et limpides les cimes, diverses de formes et de couleurs, d'arbres d'essences différentes ; à gauche, un bois touffu invite par sa fraîcheur le voyageur au repos. Du côté du nord on aperçoit un colosse monceau de ruines, d'un aspect aussi saisissant qu'étrange ; ces ruines, à moitié ensevelies sous un manteau de lianes et dominées par des palmiers de la grande espèce, n'appartiennent à aucun ordre connu d'architecture ; elles rappellent volontiers les gravures à la manière noire de Martins, le fougueux crayonneur des catastrophes bibliques ; on pourrait se croire dans l'un des faubourgs ravagés de Ninive. Un énorme bloc

de pierre de taille grossièrement sculpté représente un monstre hideux et sans analogie dans la nature ou dans la fable. Ces ruines, auxquelles la tradition ne peut appliquer une date précise, sont un des restes de la splendeur des premiers monarques astèques. Lors du débarquement du fier et rusé Castillan Fernand Cortez, l'aventurier de génie, ces antiquités servaient déjà aux lettrés de la cour de Montezuma à rédiger des mémoires, et à se faire recevoir de l'Académie des sciences de Mexico.

Il y a déjà près d'une demi-heure que le comte et le Canadien sont assis à côté l'un de l'autre, et ils n'ont pas encore échangé une seule parole. Grandjean joue distraitement avec la batterie de son rifle ; M. d'Ambron est toujours plongé dans une profonde rêverie. Enfin le jeune homme laisse échapper un geste d'impatience, et son regard, perdant sa fixité, interroge les environs.

— Rien ! murmura-t-il comme se parlant à lui-même, Grandjean se sera trompé.

— Je vous demande bien pardon, Monsieur, s'écria le géant, mais votre supposition n'a pas le sens commun. Je ne pouvais pas me tromper, et je ne me suis pas trompé. C'est parfaitement bien ici que Sa Seigneurie Joaquin Dick nous a donné rendez-vous.

— Joaquin Dick, répéta le jeune homme, l'avons-nous donc rencontré ?

A cette question faite machinalement, et qui dénotait une absence momentanée d'esprit ou de mémoire, le Canadien secoua lentement la tête, et contempla presque avec tristesse son interlocuteur.

— Non, monsieur, dit-il, depuis notre départ de la Ventana, nous n'avons point rencontré le seigneur Joaquin en personne, mais à chacun de nos pas nous avons trouvé une indication ou une recommandation venant de lui. Ce matin, en arrivant sur les bords du rio Gila, je vous ai montré, dessinée sur le sable, une figure qui représentait avec une scrupuleuse exactitude cette vilaine idole en pierre, que nous avons en ce moment-ci devant les yeux ; à côté de ce dessin, une empreinte simulant deux fers croisés de chevaux, nous ordonnait d'une façon claire et précise de nous arrêter et d'attendre lorsque nous aurions atteint l'endroit où nous sommes maintenant. Vous voyez bien que le doute ne m'est pas permis, et que je n'ai pu commettre aucune erreur.

— Soit ! attendons. Ah ! un mot, Grandjean.

Penses-tu que nous soyons encore bien loin de la troupe des bandits que guide et commande le marquis de Hallay ?

— Non, Seigneurie.

— Mais à quelle distance ?

— Je l'ignore au juste ; elle doit être peu grande.

— Dieu veuille que tes calculs soient exacts ! Ainsi, selon toi, c'est ce soir ou demain, au plus tard, que nous attaquerons les bandits et délivrerons Madame la comtesse d'Ambron ?

— Je n'ai rien avancé de semblable, Seigneurie. J'ajouterai même qu'un pareil projet ne s'est jamais présenté à ma pensée ! Attaquer à nous deux la troupe de M. de Hallay ?... plus de deux cents hommes ! Ce serait tout bonnement de la démence. Autant vaudrait tenter dans une frêle embarcation la descente des chutes du Niagara.

— Qu'importe que nous succombions, pourvu que cet infâme de Hallay reçoive le châtement de son crime ?

— Mais cela importe au contraire beaucoup, Seigneurie. Je n'aime pas à être la dupe d'un marché ou d'un sentiment. Or, se venger en se sacrifiant soi-même, ce n'est plus se venger : c'est partager sottement le malheur de son ennemi.

— Ainsi, si un heureux hasard me met prochainement en présence du marquis, je ne devrai plus compter sur toi ?

— Je vous demande pardon, Monsieur, là où je vous aurai conduit je ne vous abandonnerai pas.

— Non, non, Grandjean ! Je ne saurais accepter ton dévouement. J'étais fou tout à l'heure, en te demandant de t'associer à ma haine. Tu me connais à peine ; je n'ai jamais rien fait pour toi. Le marquis de Hallay ne t'a pas offensé. Je n'ai donc à attendre qu'une chose de ta bonne volonté : que tu m'aides à rejoindre le plus tôt possible le ravisseur de la comtesse. Quand sonnera l'heure du combat, je te rendrai ta liberté pleine et entière.

— Quand sonnera l'heure du combat, Monsieur d'Ambron, reprit froidement le Canadien, vous me verrez à vos côtés, et vous entendrez la voix de mon rifle se mêler aux clameurs de la bataille ! Oh ! ne me remerciez point je n'ai pas achevé. Si je suis prêt à unir mes efforts aux vôtres, ce n'est pas à dire que j'aie soif du sang de mon ancien maître, que j'embrasse vos rançunes et que je partage votre désespoir. Non,

dans le cas actuel, je ne songe pas même à vous ; je n'ai qu'un désir, qu'un but : rendre au seigneur Joaquin Dick la tranquillité et le bonheur.

Les paroles du Canadien produisirent une pénible impression sur M. d'Ambron.

— J'admets volontiers, dit-il, que le seigneur Dick, connaissant Antonia dès sa plus tendre enfance, lui porte un certain intérêt ; mais cet attachement banal et qui ne repose que sur l'habitude, ne saurait être ni assez vif ni assez profond pour que le malheur arrivé à la comtesse ait plongé le batteur d'estrade dans un tel désespoir, que tu n'hésites pas, toi son dévoué serviteur, à sacrifier tes jours pour mettre un terme à son chagrin. A ton tour, Grandjean, laisse-moi poursuivre sans m'interrompre. J'ai réfléchi bien souvent, depuis l'enlèvement de la comtesse, à la poignante douleur que cet affreux événement causa à Joaquin. Il paraissait aussi abattu que moi-même, et il était sincère, car j'entends encore les sanglots qui déchiraient sa poitrine ; je vois encore les pleurs qui coulaient sur ses joues ! Lui et moi nous mêlâmes nos larmes et nos serments de vengeance ! Etourdi sur le moment par le coup épouvantable qui me frappait, j'acceptai cette sympathie sans l'analyser. L'infortuné qui se noie ne se cramponne-t-il pas, avec une ardeur et une joie égale, à la tige bienfaisante ou empoisonnée qui doit l'aider à regagner la rive ? Aujourd'hui, plus maître de ma pensée, je m'étonne de l'intérêt passionné que le seigneur Dick m'a montré dans ces tristes circonstances, et mon étonnement, je ne te le cacherai pas, va même jusqu'au soupçon !... Ne crois pas, Grandjean, que je veuille t'arracher le secret du batteur d'estrade !... Loin de là !... je tiens uniquement à te bien faire connaître mes intentions, afin que tu n'aies pas, plus tard, le droit de m'accuser de t'avoir trompé !... Je te déclare donc que si je suis assez heureux pour parvenir à délivrer la comtesse, elle partira pour l'Europe sans revoir le seigneur Joaquin ! Ce n'est pas, comprends bien ceci, que je me méfie d'Antonia !... Ce serait, de ma part, un odieux et abominable sacrilège ! Ce que je ne saurais ni souffrir, ni permettre, malgré ma triste et misérable position présente, c'est que les personnes qui s'associeront à mes efforts et m'aideront dans cette lutte, combattent avec une arrière-pensée qui, tout insensée qu'elle serait, n'en constituerait pas moins une cruelle injure pour Mme d'Ambron. En un

mot, je ne veux accepter pour alliés que ceux à qui je pourrai offrir mon amitié ou donner mon or !

Le Canadien avait écouté le jeune homme avec une sérieuse attention, mais sans trahir par aucun signe l'impression que ce langage produisait sur lui. Ce fut d'une voix indifférente qu'il répondit.

— Monsieur d'Ambron, dit-il, quoiqu'un danger et des efforts communs rapprochent aisément les hommes, je n'ignore pas la distance qui existe entre nous deux, et je vous suis fort reconnaissant des explications que vous avez bien voulu me donner. Toutefois, je n'ai rien compris, ou du moins j'ai compris fort peu de chose à ce que vous venez de me dire. Que le seigneur Joaquin aime dona Antonia, cela n'est pas douteux. . . . J'en ai eu une preuve que je n'oublierai jamais. . . . car elle a manqué me coûter la vie ! . . . Maintenant, l'affection du batteur d'estrade doit-elle s'appeler amour ou amitié ? Je l'ignore et ne m'en inquiète pas le moins du monde ! Il me suffit d'être assuré qu'en essayant de délivrer la comtesse, je serai agréable au seigneur Joaquin, pour que je n'hésite pas, dès que l'occasion s'en présentera, à me faire casser la tête ! . . . C'est une dette que j'ai contractée envers lui et que j'acquitterai loyalement ! Voilà, Monsieur d'Ambron, pourquoi vous avez le droit de compter entièrement sur moi ! Quant à votre répugnance à accepter l'appui du seigneur Joaquin, je ne me l'explique pas. . . . Qu'est-ce que cela peut vous faire, qu'il soit amoureux ou non de dona Antonia ? Tant mieux pour vous, au contraire, s'il l'aime ; car, il vous aidera à la tirer des mains du marquis ! . . . Une chose que je n'ai jamais pu concevoir, c'est qu'un mari soit jaloux de sa femme ! Moi, quand j'ai un joli cheval et que des écuyers ou des maquignons m'en font compliment et le regardent avec envie, je me trouve non pas humilié mais bien très flatté. Enfin chacun a sa manière de voir.

La réponse du Canadien laissa le comte silencieux, quoiqu'elle eût à diverses reprises fait briller un éclair de colère dans ses yeux et amené le sang à ses joues pâles. Il se repentait d'avoir, par un sentiment de loyauté exagérée, entamé une pareille discussion. Le nom d'Antonia aux lèvres de Grandjean, n'était-ce pas une profanation ?

Enfin, après un silence de quelques minutes,

le comte se leva, détacha son cheval, et se re-tournant vers le Canadien :

— Grandjean, dit-il, le seigneur Dick ne viendra pas ! Remettons-nous en route : nous n'avons déjà que trop perdu de temps.

— Faites excuse, Monsieur, répondit le géant sans bouger de sa place, le seigneur Joaquin est l'exactitude en personne ; il viendra.

— Est-il donc impossible qu'un empêchement imprévu et insurmontable. . . .

— Oui, Monsieur, c'est impossible, interrompit Grandjean, sans laisser le jeune homme achever sa phrase, et cela par l'excellente raison que le seigneur Joaquin commande aux événements. Ce qu'il dit, il le fait ; ce qu'il promet, il le tient ! . . .

L'accent du Canadien dénotait une conviction enthousiaste et qui contrastait étrangement avec son flegme ordinaire.

— Soit, reste, si tu veux, reprit le comte, moi, je pars.

— Vous avez tort, Monsieur d'Ambron, dit froidement Grandjean ; sans guide, vous vous égarerez, et votre impatience n'aura d'autre résultat que de retarder le moment de votre rencontre avec M. de Hallay.

Cette considération, la meilleure que l'aventurier pût faire valoir, arrêta court le mari d'Antonia : il frappa du pied le sol avec colère, et reprit, au prix d'une douleur, la place qu'il avait quittée.

— Jusqu'à quand attendrons-nous Joaquin ? demanda-t-il.

— Toujours, Seigneurie.

— Mais si la journée se passe sans qu'il se présente ?

— Eh bien ! nous bivouaquerons ici cette nuit, voilà tout.

— Et si demain il n'arrive pas ?

— Alors nous camperons. Oh ! soyez sans crainte, les environs sont giboyeux, nous n'aurons pas à souffrir de la faim.

En présence d'une opiniâtreté si tenace, si clairement formulée, et surtout dans l'impossibilité où il était de retrouver seul les traces de son ennemi, M. d'Ambron, quoiqu'il lui en coûtât, dut se soumettre. Une pensée secrète mûrissait toutefois son irritation ; il se promettait, dès qu'il aurait atteint la troupe des aventuriers, de s'affranchir du concours par trop indépendant du Canadien, et de n'agir plus qu'à sa propre guise.

Un peu calmé par cette réflexion, il reprit la conversation.

— Je ne te cacherai pas, Grandjean, dit-il, que ta conduite me présente un côté obscur, que je ne puis parvenir à expliquer. Je te soupçonne de cacher, sous ta rude enveloppe et ton apparente brusquerie, une dissimulation profonde !

— Moi, dissimulé ! . . . Vous vous trompez ! je suis prudent, pas autre chose. Sur quoi fondez-vous, je vous prie, votre opinion ?

— Sur ce que, depuis quinze jours que nous sommes partis du rancho de la Ventana, tu n'as pas encore trouvé un seul indice du passage des aventuriers, de M. de Hallay. Cependant, une troupe de deux cents hommes traversant le désert y met une empreinte humaine qu'un œil bien moins exercé que le tien doit facilement remarquer. Comment concilier ton extrême facilité à suivre la piste du seigneur Joaquin avec ton impuissance à rejoindre une armée ?

— L'explication que j'ai à vous donner est fort simple, Monsieur d'Ambron. Si je ne vous ai pas conduit sur le chemin du marquis, c'est que je n'en ai pas reçu l'ordre ; autrement il y a long-temps déjà que nous l'aurions rattrapé. Le seigneur Joaquin m'a recommandé, au contraire, de ne pas m'écarter de la route qu'il suivrait lui-même. J'ai obéi. Maintenant, j'ajoute que j'approuve entièrement la prudence du batteur d'estrade, car une rencontre avec mon ancien maître nous aurait probablement été mortelle à vous et à moi !

— Et de quel droit, le seigneur Joaquin dispose-t-il de ma volonté, surtout sans m'avoir consulté, dans la conduite d'une affaire qui me concerne personnellement, et à laquelle il n'a rien à voir ? s'écria le comte avec une extrême vivacité.

— Cela ne me regarde pas, Monsieur ! . . .

Le jeune homme resta un moment silencieux ; puis, changeant de ton :

— Ainsi, reprit-il d'une voix brève, tu connais la position de l'ennemi ?

— La position exacte qu'il occupe ? non, la direction qu'il suit ? oui.

— Comment sais-tu cela, puisque tu ne m'as pas quitté, et que moi je l'ignore ?

— Parce que tandis que vous rêvez tout éveillé, moi j'observe.

— Et qu'as-tu observé ?

— Oh ! bien des choses qui, si je vous les racontais, vous sembleraient insignifiantes.

— Mais encore ?

— J'ai vu tantôt, par exemple, passer un troupeau de daims et une compagnie de poules sauvages dont la course et le vol opposés aux parages qu'ils affectionnent et qu'ils fréquentent, indiquaient un effroi prolongé, que la présence de l'homme devait seule produire.

— Qui t'assure qu'un ours gris n'était pas l'auteur de cette panique ?

— Les ours gris ne poursuivent pas, que je sache, le gibier ailé ! . . .

— Mais des Indiens ?

— La poudre est trop rare au désert, et les Indiens sont trop avares de la leur pour qu'ils la gaspillent à tirer sur des poules. Les animaux ne sont pas aussi dénués de bon sens que les savants des villes se l'imaginent. De même que nous, ils observent et ils réfléchissent. Or, les oiseaux savent fort bien qu'ils n'ont rien à redouter des Peaux-Ronges ; aussi ne s'enfuient-ils pas à leur approche.

— Et quelle direction suivaient ces daims et ces poules sauvages ?

— Celle du Midi.

— Ainsi, c'est vers le Nord que je dois me diriger ?

— Décidément, Monsieur d'Ambron, vous ne voulez donc pas attendre le seigneur Joaquin ?

— Non ! . . .

Le Canadien, qui était à moitié couché sur le côté droit, la joue appuyée sur son poing, et son coude sur la terre, s'étendit sur le dos et plaçant ses deux mains, en guise d'oreiller, sous sa tête.

— L'on ne m'a pas donné l'ordre de vous retenir de force, dit-il avec flegme. Bon voyage, Monsieur ; laissez-moi ajouter avec tout le respect que je vous dois, que vous faites une sottise. Il se peut que le seigneur Joaquin soit amoureux de votre femme, mais je suis convaincu qu'il vous porte aussi une véritable amitié ! Bien certainement il vous aurait été utile ! . . .

Le géant, les paupières à moitié fermées et ses grosses lèvres entr'ouvertes, se disposait à dormir, quand un souvenir importun se présenta à sa pensée.

Si je n'avais pas d'abord enlevé cette pauvre Antonia de son rancho, se dit-il, elle ne serait pas à présent au pouvoir du marquis, et ce brave d'Ambron ne courrait pas à une mort à peu près certaine. Je suis donc la cause véritable et première du malheur qui va lui arriver. Ma foi,

c'est bien le moins alors que j'aie lui seller un cheval.

Le Canadien, nous le répétons, avait depuis son aventure avec le batteur d'estrade, considérablement gagné sous le rapport de la conscience et de la sensibilité.

Il se leva aussitôt, sans hésiter, quelque douce que lui fût la position horizontale qu'il venait de prendre ; mais il aperçut le jeune homme déjà en selle.

M. d'Ambron lâchait la bride et donnait de l'éperon à sa monture, quand une voix singulièrement timbrée et qui avait quelque chose de métallique, le fit tressaillir d'abord, puis peu après s'arrêter. Il avait reconnu la voix du batteur d'estrade.

II.

LE PÈRE ET L'ÉPOUX.

Le batteur d'estrade se tenait appuyé, sombre et immobile contre le socle informe et massif de l'idole. Son costume, d'une étoffe grossière et d'une coupe américaine, lui donnait de prime-abord l'apparence d'un pionnier yankee. Il portait une carabine à deux coups ; ses fortes chaussures n'étaient point garnies d'éperons, et cependant une courte et épaisse lanière en cuir, qui lui servait de fouet ou de cravache, était attachée à son poignet droit par une espèce de dragonne.

M. d'Ambron, après une indécision due plutôt, sans doute, à la surprise qu'au raisonnement, avait mis pied à terre et s'était avancé lentement vers Joaquin Dick.

L'attitude sévère du batteur d'estrade et le peu d'empressement du jeune homme, donnaient au début de cette réunion une froideur presque hostile.

Tout à coup, deux exclamations simultanées, dont l'une exprimait la stupéfaction et l'autre la douleur, sortirent, la première, des lèvres du comte, la seconde de la poitrine du Canadien. Tous les deux, après avoir reconnu la voix du batteur d'estrade, ne reconnaissaient plus sa personne.

Joaquin Dick avait, en quinze jours, vieilli de vingt ans.

Ses joues étaient caves, ses yeux enfoncés dans leur orbite, son dos était voûté, et des cheveux gris remplaçaient sa chevelure naguère noire comme l'aile d'un corbeau.

L'étonnement de M. d'Ambron et de Grandjean amena un indéfinissable et fugitif sourire sur le visage de Joaquin.

— Vous me trouvez bien changé, n'est-ce pas ? leur dit-il d'une voix dont la pénétrante et mélancolique douceur, si l'on peut parler ainsi, les fit tressaillir. Après m'avoir connu jadis, dans tout l'éclat de ma force et de ma fierté, vous me voyez écrasé maintenant par la conscience de ma faiblesse. Hélas ! c'est que l'orgueil de l'homme lui vient uniquement de l'impunité ! Quand la Providence commence le châtement, les plus orgueilleux et les plus superbes tremblent devant sa justice. Le doigt de Dieu m'a marqué au front.

Un silence de près d'une minute suivit ces quelques mots du batteur d'estrade ; ni le comte ni le Canadien n'osaient l'interroger. Les grandes douleurs, quand elles sont noblement avouées et dignement supportées, inspirent toujours un respect involontaire. Joaquin reprit bientôt la parole, mais ce fut cette fois d'un ton bien différent, c'est-à-dire avec une brusquerie qui avait quelque chose de farouche.

— Comment se fait-il, Grandjean, s'écria-t-il, que lorsque je suis arrivé, M. d'Ambron partait seul ? Espérais-tu reconnaître par ce lâche abandon la confiance que je t'ai témoignée, racheter le crime que je t'ai remis ? As-tu donc oublié qu'en quittant la Ventana, je t'avais laissé aux ordres du comte ?

— Mais, Seigneurie !...

— Tais-toi, et retiens bien ce que je vais te dire. A partir de ce moment-ci, Grandjean, je te donne à M. d'Ambron ! Tu es son esclave... sa propriété ! S'il te commande d'attaquer, même sans aucun espoir de vaincre, tu attaqueras ! De fuir... tu fuiras ! De frapper, quand bien même je serais la victime désignée à ton bras, tu frapperas. S'il te châtie, tu t'inclineras. En un mot, M. d'Ambron a sur toi droit de vie et de mort ! Il est ton maître, et tu es non pas son serviteur, mais son chien ! M'as-tu bien entendu, bien compris ?

— Oui, Seigneurie !...

— As-tu quelque observation à me présenter ?

— Non, Seigneurie ! répondit le géant après une courte hésitation.

— Tu obéiras ?

Cette fois le Canadien resta silencieux.

Joaquin croisa ses bras et s'avança de quelques pas vers lui, tout en le regardant fixement.

— Tu obéiras, n'est-ce pas ? répéta-t-il en scandant ces mots avec une lenteur solennelle et menaçante.

Grandjean écrasa, en se mordant les lèvres jusqu'au sang, un formidable juron qui entr'ouvrait sa bouche, puis baissant la tête.

— J'obéirai, dit-il d'une voix sourde et à peu près inintelligible.

— Bon !... A présent, éloigne-toi. Nous avons, M. le comte et moi, à causer d'affaires.

La précipitation avec laquelle le géant se conforma à cet ordre, indiquait combien il lui était agréable ; en effet, il avait hâte de se retrouver seul, afin de pouvoir donner un libre cours à sa colère ; la rage l'étouffait.

— Oh ! murmurait-il en se dirigeant vers la rivière Gila, tout cela ne me serait pas arrivé si je n'avais pas fait la connaissance de l'infamable miss Mary. Je consens à avoir la langue coupée, si j'adresse jamais de ma vie la parole à une femme... à moins que ce ne soit une femme de Villequier, et encore, il faudra voir... Tout en étant de beaucoup supérieures aux autres, elles ne valent peut-être pas, non plus, grand'chose. Je le répète, il faudra voir.

Ce fut seulement lorsque le Canadien eut disparu dans le bois qui bordait la rivière que le batteur d'estrade engagea la conversation.

— Monsieur d'Ambron, dit-il, je ne saurais vous exprimer le bonheur que me cause votre rencontre. C'est le seul moment, non pas, hélas ! de joie, mais d'adoucissement à ma douleur que j'aie éprouvé depuis quinze jours !

Tandis que Joaquin parlait, la pâleur déjà très grande du jeune homme avait redoublé d'intensité, et si ce n'eussent été ses yeux brillants, et dont l'éclat augmentait à mesure que le sang se retirait de ses joues, on aurait pu croire qu'il allait perdre connaissance.

Il se contenta de s'incliner légèrement sans répondre.

Le batteur d'estrade le contempla durant quelques secondes avec une attention pleine d'attendrissement ; puis lui tendant la main :

— Comte, reprit-il, je ne m'explique pas votre froideur ; mais je l'accepte comme une des mille expiations que doit m'imposer la Providence !...

Le jeune homme continua de rester impassible. Seulement, sa respiration oppressée et le froncement de ses sourcils donnaient un complet démenti à la rigidité de sa contenance. Dick, avec un geste de découragement qu'il ne songea

pas à cacher, laissa retomber son bras le long de son corps. Alors, soit que M. d'Ambron se sentit désarmé par la résignation de Joaquin, qu'il eût réfléchi que celui-ci lui apportait peut-être des nouvelles d'Antonia, il sortit de son mutisme.

— Senor, lui dit-il, l'espèce d'intimité qui existe entre nous vous a permis d'étudier et de connaître mon caractère. Vous n'ignorez pas que j'ai la dissimulation en grand mépris. Je vais donc motiver cette froideur d'accueil dont vous vous plaignez. Je dois vous avertir, si par hasard la franchise de mes explications me vaut une provocation de votre part, que je ne l'accepterai pas. Je ne m'appartiens point à présent. Ce que je veux, c'est établir d'une façon catégorique et nette nos deux positions respectives.

— Je vous écoute, répondit le batteur d'estrade, avec un sourire empreint d'une ineffable tendresse, parlez !

— Je conçois très bien, Senor, reprit le comte, après une légère pause, que vous vous étonniez du changement que vous remarquez en moi. En Europe, vous m'avez fait grâce de la vie ; en Amérique, vous me l'avez conservée. Les faits sont en votre faveur ; l'ingratitude semble être de mon côté. Le sentiment qui me pousse à renoncer à votre amitié et qui m'empêche d'accepter l'offre de votre concours, ne saurait être désigné par un mot, car il est fort complexe. Il tient tout à la fois de la jalousie, de l'orgueil et de la méfiance. Le désespoir par trop exagéré que vous a causé l'enlèvement de la comtesse, ma femme ; la supériorité que tacitement vous vous attribuez sur moi ; enfin l'obscurité que vous avez laissée régner, lorsque vous avez bien voulu me raconter l'histoire de votre vie, sur la partie de votre existence qui s'est écoulée en Amérique, froissent ma dignité et inquiètent ma prudence. Votre alliance actuelle entraverait ma liberté d'action et pèserait sur mon avenir. Ce n'est pas, en ce moment-ci, au batteur d'estrade que je m'adresse, mais bien à l'homme supérieur par son intelligence, au grand d'Espagne illustre par son nom ! Je crois donc inutile de développer ou de préciser davantage ces observations ; votre tact et votre sagacité éclairciront aisément certains points que j'ai jugé convenable de laisser dans une demi-obscurité ! Vous indiquer une nuance, à vous, Senor, c'est vous faire un aveu !

Tant que M. d'Ambron avait parlé, Joaquin